

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

ÉTHIQUE ET ALTÉRITÉ

Laplantine, François
Université Lyon 2, France

Date de publication : 2017-06-22

DOI: <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.050>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

De même que l'intersubjectivité précède la subjectivité, en anthropologie ce qui est premier n'est pas la connaissance mais la reconnaissance (non seulement discursive mais perceptive et affective). Il est insuffisant d'affirmer que la connaissance appelle la reconnaissance car c'est la reconnaissance qui précède la connaissance. L'épistémologie est une conséquence de l'éthique et non l'inverse. L'éthique entraîne et accompagne l'épistémologie. Elle n'est pas une annexe ou un supplément d'âme venant s'ajouter au processus de la connaissance pour l'adoucir ou l'humaniser.

L'éthique est à la morale ce que la recherche est au savoir. Le but de la recherche ne peut consister à ramener l'inconnu au connu, mais à ouvrir un horizon de connaissance indéductible et irréductible à ce que l'on savait déjà. Elle se heurte à des obstacles et accepte une part de négativité, ce « double mouvement de mise en action et en question » dont parle Georges Bataille, qui est mise en question d'un savoir constitué et stabilisé. Elle dégage, chemin faisant, une prospective.

L'éthique est une mise en question des normes auxquelles nous nous sommes habitués, qui nous sont imposées, mais que nous avons le plus souvent intériorisées sans nous en rendre compte. Elle est aussi visée, projection, découverte (de ce qui avait été re-couvert), devenir et non pas être. L'éthique agit dans le sens du dire et ne se tient pas du côté (ontologique) du dit. Elle se profile dans le faire advenir, plutôt que dans la soumission aux faits. Elle explore des possibles dans l'imaginaire, voire dans la fiction, des possibles, c'est-à-dire notamment, les possibilités que nous avons à être collectivement et individuellement différents de ce que nous sommes, bref de devenir autre que nous-mêmes. C'est dans ce sens que l'on peut comprendre la proposition, souvent apparue comme sibylline de Wittgenstein : « L'éthique et l'esthétique sont une même chose » (Tractatus, Proposition 6.421).

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2020. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Laplantine, François (2017-06-22), Éthique et altérité. Anthropen. <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.050>

Aussi la recherche (scientifique, artistique) et l'éthique sont elles indissociables comme le percevoir et le vouloir (dont nous sommes loin d'avoir néanmoins une maîtrise et une conscience totales), de même que le respect des autres ne va pas sans l'estime de soi. La recherche et l'éthique sont des têtes chercheuses qui questionnent et expérimentent le caractère événementiel et indéductible d'une expérience de terrain. Cette dernière est celle d'une relation personnelle reconnaissant la singularité des sujets dans leur corporalité. C'est seulement à partir de ce préalable – accepter l'irréductible du corps de l'autre, et en particulier de son visage – que nous pouvons nous engager dans un mode de connaissance anthropologique. Ce dernier ne se constitue pas dans l'abstraction des idées générales, mais dans l'épaisseur (et aussi la surface) du sensible. Il s'effectue dans la matérialité de corps qui se rencontrent, fut-ce de façon discrète dans un salut de la tête, une poignée de main ou, plus discrètement encore dans un regard échangé, un sourire.

Connaissance et reconnaissance, épistémologie et éthique n'ont inversement aucune chance de se rencontrer si l'on délie sens et valeurs, perception (qui devrait être neutre) et affection (que l'on devrait refouler). Aucune chance de se rencontrer, non plus, dans une conception singulièrement réductrice du réel qui le ramène à de l'actuel alors qu'il comporte aussi du virtuel. C'est dans l'historicité et plus précisément dans le devenir du sujet parlant, agissant, travaillant, réfléchissant à ce qu'il fait et à ce qu'il dit, éprouvant des émotions, inventant des histoires, filmant, chantant, dansant que l'on commence à s'apercevoir que l'une ne va pas sans l'autre. Seulement voilà, elles n'avancent pas d'un même pas, comme un seul homme, elles sont susceptibles de se contredire ou de se contrarier sans pour autant devoir être renvoyées à deux « fonctions », « facultés » ou « instances » Pour dire les choses différemment, nous devenons modernes (la modernité ou plutôt les modernités n'étant pas exclusivement occidentales) lorsque la reconduction des dualismes devient problématique – en prenant garde toutefois à ce que ne se reconstitue pas de l'unité, laquelle risque le plus souvent de conduire au totalitarisme.

L'anthropologie devient dans cette perspective une pensée du dehors , mais aussi une pensée de l'avec ainsi qu'une pensée du dans (une expérience de terrain et une langue singulière) et non une pensée du sur (surplombant les autres dans une position de mirador). L'avec et le dans anthropologiques (n'excluant nullement du contre, de la contrariété et de la négativité) concerne à la fois les relations du chercheur avec les acteurs, les lecteurs, les spectateurs ou les visiteurs (d'une exposition par exemple). Cette perspective rencontre sur sa route une adversité de taille qui est la violence de la généralisation (tous les membres d'un groupe se ressemblent, à l'intérieur ils sont tous pareils, à l'extérieur comme nous sommes différents !) ainsi que l'abstraction du concept (le « il n'y a de science que du général » d'Aristote).

L'anthropologie, qui est à fois un certain mode de connaissance et une certaine manière de se comporter avec les autres dans laquelle nous renonçons à l'idée de centre, de centralité et de capital (au sens urbain et au sens marxiste) engage indissociablement (mais non indistinctement) une épistémologie, une politique, une éthique voire une esthétique. Elle est un acte et non seulement une « pratique sociale » car s'il n'y a pas d'acte il n'y a pas de sujets, pas de responsabilité et alors

nous pourrions dire et faire n'importe quoi. Cet acte ne consiste pas à saisir, à maîtriser, à prendre, mais à partager, à rendre. C'est un acte qui consiste à donner.

Il n'est pas question pour autant de bonne volonté, d'amour et encore moins de compassion. Il s'agit, en faisant varier les perspectives, de montrer la charge de violence que recèle le point de vue critique. Les différences n'ont rien d'essentielles. Elles sont relatives à des différences de perception. Aussi une éthique de la connaissance a peu de choses à voir avec la logique du savoir plus. Elle est un processus du regarder autrement en multipliant les approches (qui sont loin d'être seulement discursives) et en effectuant un décentrement permanent par rapport à la société dans laquelle nous avons été formés.

Références

Lévinas, E. (1996), *Totalité et infini*, Paris, Le Livre de Poche.

Wittgenstein, L. (1961), *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard.